

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Maurice CHAPPAZ

Le rugissement matinal

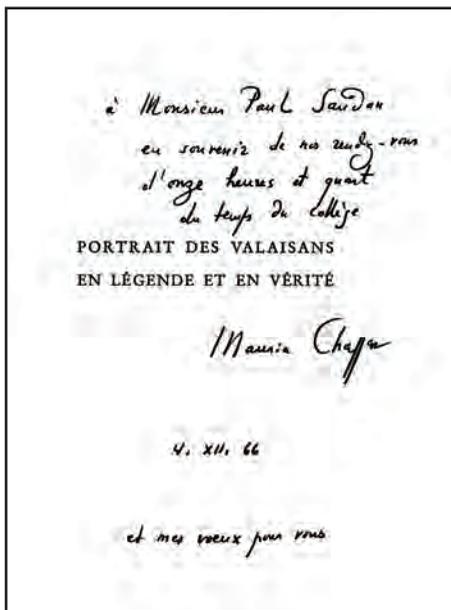
Dans *Echos de Saint-Maurice*, 2009, tome 104a, p. 30-31

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

Le rugissement matinal

En 1965, Maurice Chappaz publie dans les Cahiers de la Renaissance vaudoise à Lausanne, Portrait des Valaisans en légende et en vérité. Ce magnifique petit ouvrage, illustré de dessins d'Albert Chavaz, s'ouvre par le récit de la messe matinale des chanoines de l'Abbaye. C'est avec émotion et reconnaissance que nous relisons ces quelques pages.

« Hoc, hoc... » Dans les longs corridors humides du couvent bâti dans l'ancien lit d'un fleuve, sous cinq étages de falaises et qui pousse du dos sa filiale le collège qui ronfle dans la nuit, on a d'abord entendu une sonnette : le domestique des chanoines, la gorge embrumée, la face sans trait ni contour, une cigarette collée aux lèvres, circule en appelant les Pères. Ils grelottent dans leurs soutanes, ils sont à jeun, intacts, dispos, silencieux, et se rendent vers les autels dispersés dans la nef d'une haute église, et quelques autres dans les chapelles érigées aux quatre horizons du couvent : infirmerie, dortoirs des élèves, maison des Sœurs, ou enfouies sous terre, gardiennes des ossements, des trésors, des Martyrs dans les châsses dorées. Les têtes coupées s'appellent Candide et Maurice. Une chouette hulule ou une ferrure chante. Le vent s'engouffre par une porte, une fenêtre. Les dalles retentissent. Des globes répandent une lumière incertaine par les corridors comme dans les carrefours. Un cortège s'avance, se noue, piétine. On pénètre à l'intérieur du vaisseau obscur et saint par de petites portes latérales. L'épaisseur des ténèbres y est dense et, suspendu à un fil, brûle seulement un lumignon de verre rouge rempli d'huile, tout près de la voûte, au milieu du vide. C'est un signe sur la page sombre et qui marque à notre esprit noirâtre la présence de Dieu.



La bibliothèque de l'Abbaye possède deux exemplaires du « Portrait des Valaisans », tous deux dédiés par l'auteur à des chanoines : l'un à Paul Saudan, l'autre à Norbert Viatte.

Les prêtres à la porte de l'église se préparent, se lavent les mains, revêtent l'aube blanche, baisent l'étole, enfilent la chasuble tressillée d'or où, longue et large, la croix est brodée. Un petit garçon monte sur un escabeau et se hausse sur la pointe des pieds pour allumer les cierges qui clignent et font tanguer le doux portrait familial de la Vierge à l'Enfant. Le



printemps sort de dessous la terre. Les racines des arbres se détendent et tâtonnent dans les entrailles mouillées, les peupliers cherchent à attraper une source. Les bourgeons éclatent pleins de miel. La fleur vient. Dans le bassin de la cour Saint-Joseph sont apparues de petites grenouilles aux cuisses marbrées de brun et de blanc, au dos pignoché de vert-jaune très tendre, semblable à la vase toute fraîche, des perles d'eau en train de rouler aux pattes et à la bouche. Le vent glisse et gémit doucement par les huis et les serrures.

« Hoc, hoc... » crient à voix basse les prêtres penchés à l'autel sur un petit disque de farine blanche. Ils s'arrêtent, ils s'essoufflent, ils reprennent. Il faut que les paroles tombent de leurs lèvres, tranchées comme du granit, pures, sans lapsus ni embrouille et qu'ils installent la phrase comme des moellons pour construire un mur, une digue dans les ténèbres, un pont vers l'autre monde. Les bancs se dessinent à peine et se perdent. Les clochettes tintinnabulent et les burettes de vin et d'eau sont présentées, versées et bues. Aux tables de marbre,

ils s'arc-boutent et font très attention de bien détacher les syllabes. « Hoc est enim... » Ils deviennent graves et rouges ou pâles pour marquer la grande affirmation. Le Père Joris entre en agonie. Il est courbé en deux, plié par les crampes comme un mangeur qui reste soudain étranglé, les coudes sur la nappe de dentelles, le bout des doigts tenant l'hostie blanche, sa nuque raidie et toute sa figure hors d'haleine, immobile en pleine course, ses cheveux mêmes agités par le fluide, nourris par les perles de sueur, prêts à s'embraser aussi violemment que des herbes sèches, tant l'effort, l'étincelle le tend, le parcourt de la plante des pieds à la racine du crâne. « Hoc, hoc... » ils sont là dans la basilique ; ces mots sont des rochers qui doivent leur sortir de la bouche, tourner en bas le menton, descendre, bondir par-dessus le sternum et tomber dans le petit lac de vin et frapper, baiser, pénétrer le soleil blanc. La langue des prêtres remue les arbres, les maisons, les chemins. Il faut ce qu'il faut, il faut le verbe. Mais pas de salive, pas d'eau pour qu'il bouge ! La gorge trop sèche, trop désespérée pour les entraîner et les faire rouler, s'ébranler, ces mots qui sont les grosses pierres, les gros cailloux du Valais ! Mais cramponnons-nous, mais luttons. Le guerrier de la foi tue son cœur, et tout à coup le printemps : corpus meum. Joris qui était figé, gelé, scellé, enfin il hurle, enfin il se relève, il se dresse comme sur un échafaudage et donne son Christ.

Maurice Chappaz